



Bulletin des Amis de saint François de Sales

Suisse : Ed. Les Amis de saint François de Sales - Case postale 2346, 1950 Sion 2 Nord - CCP 19-43-5, Crédit Suisse, Sion, C. 715.452.00

COMPRENDRE LA REVOLUTION (suite III)

La réforme prépare déjà la révolution.

C'est de la Réforme, écrit Léon XIII, que naquirent, au siècle dernier, et la fausse philosophie, et ce qu'on appelle le droit moderne, et la souveraineté du peuple, et cette licence sans frein en dehors de laquelle beaucoup ne savent plus voir de vraie liberté. Doctrinalement, la Réforme appartient donc bien au cycle révolutionnaire. Parenté doctrinale qui se double d'une remarquable collaboration historique.

Quelques noms, quelques paroles, quelques faits suffiraient à démontrer l'évidente et perpétuelle collusion. Contentons-nous de cet extrait d'une préface par Edgar Quinet en 1857, pour la réimpression des œuvres du protestant Marnix de Saint Aldegonde :

" Pour en finir avec toute religion, voici les deux voies qui s'ouvrent devant vous. Vous pouvez attaquer, en même temps que le catholicisme, toutes les religions de la terre et spécialement les sectes chrétiennes; dans ce cas, vous avez contre vous l'univers entier. Au contraire, vous pouvez vous armer de tout ce qui est opposé au catholicisme, spécialement toutes les sectes chrétiennes qui lui font la guerre; en y ajoutant la force d'impulsion de la révolution française, vous mettez le catholicisme dans le plus grand danger qu'il ait jamais connu. Voilà pourquoi je m'adresse à toutes les croyances, à toutes les religions qui ont combattu Rome; elle sont toutes, qu'elles le veuillent ou non, dans nos rangs, puisqu'au fond leur existence est aussi inconciliable que la nôtre avec la domination de Rome. Ce n'est pas seulement Rousseau, Voltaire, Kant, qui sont avec nous contre l'éternelle oppression; c'est aussi Luther, Calvin, Zwingle, Marnix, Herder, Channing, toutes la légion des esprits qui combattent avec leur temps, avec leurs peuples, contre le même ennemi qui nous ferme en ce moment la route. Qu'y a-t-il de plus logique au monde que de faire un seul faisceau des révolutions qui ont paru dans le monde depuis trois siècles et de les réunir dans une même lutte pour achever la victoire sur la religion du moyen-âge...? Si le XVIe a arraché la moitié de l'Europe aux chaînes de

la Papauté, est-ce trop exiger du XIXe siècle qu'il achève l'oeuvre à moitié consommée ?".

Nous voulons, disait de son côté Léon Bourgeois, substituer à l'esprit de l'Eglise l'esprit de la réforme, l'esprit de la révolution, l'esprit de la Raison ".

Et, plus près de nous, le Pape Benoît XV nous avertit: " C'est sous l'effet de la folle philosophie issue de l'hérésie des Novateurs et de leur trahison que, les esprits déraisonnant en masse, éclata la Révolution dont l'extension fut telle qu'elle ébranla les bases chrétiennes de la société, non seulement en France, mais peu à peu dans toutes les nations ". (Benoît XV A.A.S. 7.3.1917) Le Pape Pie XI: " Effrayante et regrettable sédition, total renversement du régime social qui, à la fin du XVIIIe siècle, sévit en France et persécuta haineusement les choses divines et humaines...

En ce temps-là des hommes ignobles s'emparèrent hardiment du pouvoir, masquant la haine qui les agitaient à l'endroit de la religion catholique sous le fallacieux prétexte de philosophie, tendant de toutes leurs forces à abolir le nom chrétien".(19)

Et Pie XII: " Qui pourrait s'étonner que les adversaires de l'Eglise, Inconscients des vrais intérêts de la France, aient cherché à provoquer la fissure qui, dans leurs plans, devait petit à petit s'élargir, et s'approfondir? Faute de principes doctrinaux, précis et fermes, le monde intellectuel, surtout depuis la fin du XVIIIe siècle, était mal préparé à découvrir les infiltrations dangereuses, à réagir contre leur pénétration insensiblement progressive".(20)

(A suivre)

(19) Pie XI Actes. Bonne Presse, t. 12. 132(20) Discours du 26 mars 1951 à l'Union des Professeurs et Instituteurs Catholiques de l'Université de France

Extrait du "Problème de l'heure présente"

CONTE DE NOEL

LES TROIS SURPRISES DE SAINT-DONAT

L'équipe pastorale avait bien fait son travail : affiches, visites à domiciles dans les Foyers d'immigrants, concertations avec les notables des communautés ethniques... Quand on se donne de la peine, ça marche. Ça marchait si bien qu'il y avait une centaine de personnes devant le porche de Saint-Donat, le 24 décembre à 17 heures. On voyait des Sénégalais en boubou, une mama paraissant sortir du carnaval de Rio, deux Indiens coiffés d'un turban...

Le père Trim se frottait les mains.

- C'est fini, la fête chacun de son côté ! Nous sommes tous solidaires, tous unis dans un même amour de Dieu, quel que soit le nom qu'on lui donne. Je n'ai pas de salle polyvalente, malheureusement. Pourvu que personne ne se sente gêné que ça se passe dans cette vieille église !

Il allait d'un groupe à l'autre :

- Merci d'être venus. Vous avez apporté ce qu'il faut au moins ?

Certains n'avaient rien, d'autres tenaient précieusement un paquet entouré de journaux ou transportaient une mallette. Deux jeunes gens au teint cuivré tiraient une remorque où ils avaient arrimé une gros carton fermé d'une ficelle. Un monsieur à manteau noir se tenait sur sa réserve sur le trottoir d'en face.

- On y va ? On y va !

Le dynamique responsable de secteur poussa la porte qui disparaissait sous un écriteau géant :

FETE DE NOEL, A 22 heures, grande célébration.
Chants, tam-tam, CRECHE OECUMENIQUE

Tous nos frères d'autres religions sont chez eux !

Les frères paraissaient quand même intimidés et, sans les sourires engageants des membres de l'équipe mêlés au groupe, ils seraient sûrement rentrés chez

eux. Pourtant quelques exclamations fusèrent quand ils aperçurent la crèche, déjà montée à la croisée du transept avec les personnages au complet.

- Ne le prenez pas mal, mes amis. Nous avons déjà sorti nos richesses. Vous allez y joindre les vôtres. Ceci n'est qu'une proposition, le débat est ouvert, chacun pourra s'exprimer librement.

Un petit Indien sympathique se décida le premier. On entendit un froissement de papier et, souriants, il montra une magnifique Civa dorée dansant la quintuple danse dans un cercle orné de flambeaux, et l'alla poser cérémonieusement entre le boeuf et l'âne. Un Zaïrois partit alors d'un grand rire et s'avança avec le portrait encadré d'un homme au visage sévère.

- Qui est-ce ?

- Mais zè le grand Simon Kimbangu, tiens ! Ti connais

pas le grand Simon Kimbangu ?

Kimbangu dut voisiner avec Lissa, personnifiée par un caméléon en bois exotique et une divinité indéterminée parée de guirlandes de grigris. La difficulté fut de trouver en emplacement pour le monumental Boudha assis, enfin extrait de la remorque. Il fallu pousser un masque Gèlèdè, une statue mouchetée d'Oshoun et quelques-uns des bergers dont la crèche de Saint-Donat a toujours été amplement pourvue.

Le père Trim se tournant rayonnant vers l'assistance :

- Plus rien ? Tout le monde est d'accord sur ce schéma ?

- Non ! fit une voix grave au fond de la nef.

L'homme au manteau noir tendait un doigt accusateur :

- Vous privilégiez trop Marie. Je la verrais davantage sur le côté.

- Qu'il en soit fait selon la parole du pasteur, dit

(suite page 11)



Courrier de Rome

Informations Religieuses - Documents - Commentaires - Questions et Réponses

Edition en Français du Périodique Romain

sì sì no no

<< Que votre OUI soit OUI, que votre NON soit NON, tout le reste vient du malin >> (Mt 5, 37).

SUISSE : Ed. Les Amis de saint François de Sales - Case postale 2346, 1950 Sion 2 Nord - CCP 19-43-5, Crédit Suisse, Sion, C. 715.452.00

CONTRE EVANGILE AVEC PREFACE CARDINALICE

Cuore Amico est un périodique « missionnaire » imprimé dans le **Diocèse de Brescia** sous la direction de **don Mario Pasini** qui a manifesté un faible pour les 63 « théologiens » rebelles italiens.

Dans le numéro de juillet 89, sous le titre *Une rage illuminée par l'amour*, don Pasini présente le livre d'un **capucin milanais Père Fausto Marinetti**, « un des missionnaires les plus chers à *Cuore Amico*, un des témoins-accusateurs les plus courageux de la misère de l'Amérique latine, un des "prophètes" qui ont donné une voix à ceux qui n'ont pas de voix ». Le livre de ce « prophète » sort avec « la présentation autorisée » du **Cardinal Carlo Maria Martini S.J.**, archevêque de Milan.

« Pour beaucoup, écrit Pasini, la dénonciation du Père Marinetti paraît excessivement enragée et violente, comme inspiratrice de haine et de désespoir. Dans sa préface, autorisée et courageuse, le Cardinal Martini, archevêque de Milan, justifie cette rage. »

Cuore Amico s'étend sur cette justification du cardinal. Le périodique *Panorama*, du 18 juin dernier nous informe, par contre, sur la rage de Marinetti, sous les titres : « *Missionnaires/Les explosifs quotidiens du Père Marinetti - Mais l'Evangile ne nous nourrit pas - Six années chez les Brésiliens abandonnés souffrant de faim, de maladie et d'injustice : un livre qui accuse l'Eglise de Rome. Avec la bénédiction du Cardinal Martini.* »

La lecture de cet article enlève tout doute. Le capucin pour lequel *Cuore Amico* sollicite des offrandes, et dont le cardinal Martini a préfacé le livre, annonce un tout autre Evangile que celui de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Bienheureux les pauvres

L'Evangile subordonne rigoureusement

la vie temporelle à la vie éternelle : la fin ultime de l'homme n'est pas naturelle et temporelle, mais transcendante et éternelle : *Unum est necessarium*, une seule chose est nécessaire : le Règne de Dieu. C'est pourquoi Jésus ne parle pas de la richesse et de la pauvreté pour pousser les pauvres à améliorer leur condition socio-économique, et encore moins, pour les dresser contre les riches. Au contraire, il en parle pour proclamer la béatitude des pauvres — « *pauvres en esprit* » — c'est-à-dire qui acceptent leur état, bien que pénible et humble, des mains de Dieu, et pour dire « *Malheur aux riches* » qui « *ont déjà reçu leur récompense* » c'est-à-dire qui, absorbés par les plaisirs que leur richesse peut leur procurer, ne se préoccupent pas du Règne de Dieu (Père Lagrange). Richesse et pauvreté, donc, sont vues par l'Evangile dans une optique exclusivement surnaturelle, en ce qu'elles peuvent respectivement empêcher ou faciliter l'accès au Royaume des Cieux ; d'où il s'ensuit que celui qui n'est pas pauvre **effectivement** doit au moins l'être **affectivement** et que celui qui est pauvre **effectivement** doit aussi l'être **affectivement** : l'amour du bien-être matériel, obstacle au Royaume des Cieux, peut très bien coexister avec la pauvreté effective, et le pauvre, qui tout en ne possédant rien, désire ardemment avoir sa consolation sur la terre, et, dans la mesure de ses possibilités, se la procure en oubliant sa fin surnaturelle, se trouve vis-à-vis du Règne de Dieu, dans la même condition défavorable que le riche, qui « a déjà reçu sa récompense » sur la terre.

Cela dit l'Evangile n'interdit pas au pauvre de revendiquer ses droits, s'ils sont bafoués, ni d'aspirer à améliorer sa condition économique et sociale, mais exige que cela soit fait par des moyens légitimes, qui n'offensent pas la justice, sans ressentiment ni rancœur pour personne, sans offenser la

charité, et surtout, sans jamais faire passer ses propres intérêts terrestres et temporels avant ses intérêts surnaturels et éternels : *unum est necessarium*.

Bienheureux les riches

Pour le capucin Marinetti aussi, *unum est necessarium* mais cet unique nécessaire est le bien-être socio-économique. Retournant de ce fait l'Evangile, il oriente les choses du Ciel à la terre, et inculque son nouvel « évangile » aux pauvres « indiens » — réellement pauvres entre ses mains — à travers des gestes « prophétiques » comme celui-ci :

« Un jour, ébranlé par la contradiction entre la liturgie de la réconciliation et les fils de fer barbelés qui réduisaient le village à un *Auschwitz*, il interrompt la messe « impossible » et demande aux paysans de faire un *Chemin de croix* le long des barbelés : « *Célébrer la messe c'est célébrer la vie* », explique-t-il. « *Quelle vie est celle de nos fils contraints à vivre derrière des barbelés ?* » Ici nous sommes en plein *Vendredi saint*. La vie est crucifiée. »

Certes, la messe est « impossible » pour qui, comme le capucin Marinetti, a oublié que la « vie » célébrée par la Sainte Messe est la vie surnaturelle et que cette vie surnaturelle naît du sacrifice et de la mort du Christ. Ayant réduit la Sainte Messe à la célébration de la vie terrestre et temporelle de l'homme, ayant perdu totalement de vue le Règne de Dieu, le Père Marinetti, capucin et missionnaire, ne peut pas prêcher la béatitude des pauvres. Et, de fait, il prêche la béatitude des riches. Mais, pour annoncer aux indiens les béatitudes du monde, il n'était vraiment pas nécessaire de se faire ni capucin ni missionnaire.

La voie de la Croix

L'Évangile, loin de nous libérer des croix terrestres, exige notre consentement aux croix tant temporelles que spirituelles : *« Qui veut me suivre, qu'il prenne chaque jour sa croix et me suive. »*

L'Évangile est « l'annonce joyeuse » de la rédemption de l'humanité du domaine de Satan par la Croix de Notre Seigneur Jésus-Christ et la nôtre ; ce n'est pas l'annonce joyeuse de la rédemption de l'humanité de la souffrance sous ses formes innombrables, parmi lesquelles se trouve aussi l'extrême pauvreté. Il faut accepter d'être conformes au Christ de douleur pour participer à la gloire de sa Résurrection. Et, en fait, le retournement de situation entre le riche et le pauvre, auquel nous fait assister la parabole du mauvais riche (Lc 16, 19-31) arrive seulement dans l'au-delà, et non parce que le riche était riche et Lazare pauvre, mais parce que le premier a fermé son cœur à la charité et que le second a accepté sans une plainte et sans ressentiment son sort misérable.

La voie de la lutte des classes

Le capucin Marinetti, par contre « réagit à l'idée de prêcher un Christ doux et qui tend l'autre joue, dont le message d'amour se réduit à "soutenir des systèmes assassins qui utilisent les armes de la faim et de la maladie" »

Certainement. Quand l'Évangile est travesti dans l'« annonce joyeuse » de la rédemption de la pauvreté et de l'inégalité sociale, la Croix est un « scandale » et une « folie ». La lutte des classes est plus efficace et plus adaptée à l'objectif recherché, et il ne reste plus au capucin Marinetti qu'à s'engager dans cette voie. Nous lisons donc dans *Cuore Amico* : « les principes et les méthodes de la non-violence ne lui semblent pas adéquats dans cette situation ».

D'abord le Règne de Dieu et le reste sera donné par surcroît.

Puisque l'« unum necessarium » est le Règne de Dieu et puisque on y accède par la voie de la Croix, l'Évangile intervient uniquement au niveau du surnaturel : conversion du cœur et vie de la grâce.

Notre Seigneur Jésus-Christ a guéri aussi les corps, mais dans le but de conquérir les âmes et de donner le signe irréfutable de sa nature divine. Par deux fois il a multiplié les pains, mais c'était pour confirmer que Dieu donne « le reste par surcroît » à ceux qui, comme ceux qui l'écoutaient alors, cherchent « avant tout le Règne de Dieu et sa justice ». En dehors de cela, Jésus a clairement parlé et agi de façon à enlever toute illusion à ceux qui pensaient qu'Il était venu pour rassasier les corps et instaurer un nouvel ordre social et politique.

A ceux qui le cherchaient, après la multiplication des pains, Jésus, tout en sachant qu'il les décevra et les éloignera de Lui, dit sans ménagement : « Vous me cherchez parce que... vous avez été rassasiés. Travaillez, non pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui demeure pour la vie éternelle » (Jn VI, 26-27). Et justement,

pour avoir déçu leurs espoirs de libération politique et de prospérité matérielle, conçus sur une interprétation temporelle et mondaine des prophéties messianiques, Il sera rejeté de son peuple et crucifié.

« Le reste » d'abord, au prix du Règne de Dieu

Le capucin Marinetti, par contre, se place uniquement au niveau de la révolution socio-économique : « L'homme, dit-il, introduit, prépare le chrétien, et non l'inverse » et il ajoute : « Les Églises [pluriel œcuménique] doivent redécouvrir ce Christ qui, avant d'apprendre à prier aux peuples affamés, leur apprend à utiliser les nouveaux mots : justice et liberté. » C'est l'exact retournement de l'Évangile : « D'abord, le reste » et, étant donné qu'à ce reste, on tend par la voie de la violence et de l'injustice, d'abord « ce reste » même au prix de la perte du Règne de Dieu.

Le communisme « catholique »

Le point de départ pour obtenir ce « reste », est, en fait, l'abolition de la propriété privée. Et pour inculquer ce « dogme » propre au communisme dans un système quelconque, le capucin recourt à des gestes « prophétiques » :

« Une autre fois il recueillit la terre ensanglantée par ceux qui étaient tombés dans la lutte contre les grands propriétaires, et demanda à tous, assis en rond, de jurer sur cette terre, recueillie dans une urne, de ne plus jamais la mettre en vente, de l'utiliser pour réunir le village entier dans une nouvelle unité populaire, unique riposte possible à la violence des plus forts. »

Ainsi commence le « "projet communautaire" qui forme le nouveau contenu "évangélique" de la mission de Marinetti ».

Comment déformer la Sainte Écriture

Pour son « projet communautaire », il prône le retour aux « pratiques du christianisme primitif » basées, selon lui sur « le principe de la destination universelle des biens de la Terre, du droit à la vie qui précède et dépasse le droit de propriété ».

Mais justement dans les « Actes 5, 1-12, saint Pierre affirme le caractère absolument volontaire et libre de ces pratiques par lesquelles les chrétiens fervents de Jérusalem, outre la satisfaction des conseils de l'Évangile, subvenaient aux besoins des convertis qui, dans la société juive, spécialement pour les prêtres ou les lévites, restaient privés de toute ressource économique.

Saint Pierre fera, en fait, les reproches suivants à Ananie qui a menti sur le prix retiré de la vente de ses biens :

« Ananie, pourquoi Satan a-t-il rempli ton cœur, au point que tu mentes au Saint-Esprit et que tu retiennes quelque chose du prix de ce champ ? Ne pouvais-tu pas sans le vendre, en rester possesseur ? Et après l'avoir vendu, n'étais-tu pas encore maître de l'argent ? »

Saint Pierre reconnaît donc qu'il n'y avait aucune obligation de vendre ses propres biens et, les ayant vendus, de se priver du produit de la vente. C'est l'affirma-

tion explicite du droit de propriété que Marinetti nie, en affirmant que l'Église, en déviant de ces pratiques de la communauté primitive de Jérusalem, se serait enfoncée « dans une véritable hérésie ».

Comment déformer la théologie morale

Marinetti se demande : « En d'autres temps la théologie a élaboré le principe doctrinal "en cas d'extrême nécessité, on peut user de toutes choses". Et aujourd'hui quand il s'agit de peuples entiers du Sud en extrême nécessité, quelle doctrine allons-nous élaborer ? »

Sa réponse est naturellement : le communisme « catholique ». Mais la théologie catholique n'a pas du tout élaboré le principe doctrinal comme Marinetti l'entend. Avant tout l'« extrême nécessité » est celle de celui dont la vie est en danger certain et imminent, et la « communauté » des biens concerne seulement les biens ordinaires, leur usage et non leur propriété perpétuelle et seulement pour autant que c'est nécessaire pour échapper au péril :

« Qui se trouve en nécessité extrême peut user et même s'approprier autant de biens d'autrui qu'il lui est nécessaire pour se soustraire au danger imminent, à moins que le propriétaire de ces biens n'en ait aussi besoin pour échapper à un péril semblable. Il faut cependant qu'il s'agisse de moyens ordinaires ; en outre, quand la nécessité a été surmontée, si le bien [emprunté] subsiste, il doit être rendu au propriétaire » (Granerio dans *Dizionario di teologia morale* dirigé par Roberto Palazzini).

La théologie catholique, la vraie, n'oublie pas que l'Évangile commande la justice et la charité, tant aux riches qu'aux pauvres, chacun dans son état et nul n'en étant dispensé. Le pauvre qui désire le bien d'autrui, qui hait ceux qui méprisent ses droits ou simplement qui se trouvent dans des conditions sociales et économiques meilleures que lui, qui maudit son sort et recherche son progrès matériel en oubliant le Ciel, n'est pas moins odieux aux yeux de Dieu que le riche, qui méprise les droits d'autrui, qui ferme les yeux aux besoins de son prochain, et qui place sa propre consolation dans ses richesses.

« Marinetti, lisons-nous, fait parler les chiffres : 85 % des terres sont entre les mains des grands propriétaires ; leur organisation paramilitaire, forte de 55 000 membres, a fait 222 morts en 1985, 261 en 1986 et ce nombre va en augmentant à cause des conflits sur les terres. »

85 % des terres sont entre les mains des grands propriétaires. Y sont-elles injustement ? Toutes les richesses ne sont pas le fruit de la rapine et de l'injustice, comme le voudrait Marx. L'égalitarisme socio-économique, outre qu'il est une utopie, est aussi une injustice. Si les exigences du bien commun nécessitent au Brésil une réforme agraire, qui favorise la petite propriété, cette réforme est du ressort de l'État qui doit l'assurer avec justice envers tous, y compris les riches ; ce n'est pas l'affaire des individus. C'est encore moins l'affaire des missionnaires d'y pourvoir avec les systèmes iniques de la lutte des classes. Marinetti ne dit pas, mais cela transparaît dans sa relation chiffrée, que, en Amérique

latine, les propriétaires sont contraints de maintenir à leurs frais une organisation paramilitaire justement pour défendre leurs terres des assauts des paysans qui voudraient s'en rendre maîtres par la violence, excités et envoyés au massacre par des agitateurs sans scrupules parmi lesquels on trouve malheureusement en première ligne, depuis Vatican II, divers « missionnaires » catholiques.

Le « cinquième Évangile » ou Contre-Évangile de Satan

Il ne faut pas s'étonner que l'Évangile ne satisfasse pas le « missionnaire » capucin : l'Évangile ne rassasie pas. C'est vrai. Le but de l'Évangile n'est pas de rassasier le corps ; même si les effets secondaires de l'Évangile ont pu rassasier plus de corps que tous les systèmes sociaux économiques philanthropiques mis ensemble.

Marinetti divague. Il rêve d'un « cinquième Évangile » qui « doit être écrit par le peuple, par les laïcs, par le peuple du tiers Monde ». Mais ce « cinquième Évangile » n'est pas à écrire ; il est déjà écrit. On le lit dans les quatre évangiles : c'est le contre-évangile que Satan oppose continuellement à l'Évangile du Christ, à partir de la triple tentation dans le désert :

« Satan lance à Jésus deux défis et lui fait une offre [...] Jésus n'accepte pas les défis et refuse l'offre. Il n'est pas le messie charnel et temporel espéré par le peuple juif, le messie de la matière... Il n'est pas venu apporter la nourriture aux corps, mais la nourriture de l'âme : cet aliment unique qui est la vérité.

Quand ses frères, loin de chez eux,

n'auront pas assez de pain pour se rassasier, Il rompra les quelques pains qu'ils ont avec eux, et tous seront rassasiés et il restera des corbeilles pleines. Mais, hors de cette nécessité, Il ne sera pas distributeur du pain qui vient de la terre et retourne à la terre. S'il changeait en pain les pierres des chemins, chacun le suivrait par amour de son propre corps et feindrait de croire tout ce qu'Il dit : même les chiens viendraient à son banquet.

Mais ce n'est pas ce qu'Il veut. Qui croit en Lui doit croire en Sa parole, en dépit de la faim, de la douleur, de la misère. Ainsi, qui voudra le suivre, devra laisser les champs qui portent du grain et l'argent qui peut s'échanger contre du pain.

Jésus : cœur, il veut parler aux cœurs ; sublime, il veut sublimer ; pur esprit, il veut purifier les esprits ; amour, il veut enflammer les autres d'amour... (Storia di Cristo, 12^e éd. Vallechi, Florence, pp. 73 et sv.).

Ce n'est pas un théologien, c'est un laïc, un converti qui l'a écrit, Giovanni Papini, qui montre ainsi qu'il comprend et aime l'Évangile beaucoup plus que le capucin missionnaire de l'Évangile.

Mgr « Faucille et marteau » et le Cardinal Martini

Le capucin Marinetti est l'un des nombreux ecclésiastiques qui, privés de foi et oublieux du surnaturel, semblent avoir assumé le rôle de Satan dans la tentative de transformer Jésus-Christ en un Messie « charnel et temporel », se mettant inévitablement au service du messianisme communautaire, en qui Satan a, dans les temps présents, incarné son mirage d'un messianisme

temporel et terrestre. L'ouvrage du capucin missionnaire est bien complété par la présentation qu'en a fait l'évêque missionnaire claretin, Mgr Casaldaliga, connu pour s'être dénommé lui-même Mgr « Faucille et Marteau ». Plus inexcusable, par contre, la présentation du cardinal Carlo Maria Martini S.J., archevêque de Milan, ainsi que exrecteur de l'Institut Biblique pontifical, qui sait comme nous, peut-être mieux que nous, ce que nous avons rappelé plus haut. Et pourtant il a l'audace de reconnaître à Marinetti le « courage » et la « force » des « prophètes de l'Antiquité » comme s'il ne les avait jamais lus, ces prophètes. Et il exalte les sacrifices que Marinetti ferait en vivant avec les Indiens, comme s'il n'avait jamais lu saint Paul : « Quand je distribuerais tous mes biens pour la nourriture des pauvres, que je livrerais mon corps aux flammes, si je n'ai pas la charité, cela ne me sert de rien » (1 Cor. 13, 3).

Voilà qui suffit ! En Carlo Maria Martini S.J., l'exégète libéral, qui ne prend pas au sérieux les Saintes Écritures, parce qu'il n'y croit pas, ne se dément jamais.

Que dire ensuite des Supérieurs de l'Ordre Capucin qui forment, envoient et laissent autour du monde des missionnaires de cette espèce ? Quant à l'Évêque de Brescia, Mgr Bruno Foresti s'il n'était pas de connivence, il se serait aperçu que le périodique « missionnaire » qui est imprimé dans son diocèse et sous la direction d'un membre de son clergé, trompe doublement les lecteurs, en sollicitant leur contribution pour des missions catholiques qui ne sont plus catholiques et en inculquant dans leurs esprits le contre-évangile de la « théologie de la libération ».

Raphaël

MANDEMENT MODERNISTE AUX CATÉCHISTES DU CARDINAL CÈ ou les fruits de L'Institut Biblique Pontifical

Gente Veneta a publié le 25 septembre 1988 le Message du Patriarche pour le mois d'Octobre contenant le Salut aux catéchistes que voici :

Samedi après-midi le 1^{er} octobre, à 16 h 30, j'attends les catéchistes à Saint Marc pour solenniser le Mandat que je leur confie.

C'est là un moment « pentecostal » dans la vie de notre Église, sous la prière prophétatrice de Marie.

Sur l'autel de Saint Marc, évangéliste et martyr, les catéchistes renouvelleront la profession de foi de leur baptême pour être mandatés à la dilatation et à la réalisation de la mission apostolique d'annoncer à tous l'Évangile du salut.

C'est un moment constitutif de la vie de notre Église, qui célèbre la ministérialité baptismale et qui la rend actuelle : grand don d'espérance.

Vivons-le avec une foi renouvelée, comme un don de l'Esprit, toujours nouveau et créateur, à adorer, à bénir et en qui espérer. [...]

Signé : Marc Cardinal Cè, patriarche.

L'Office Catéchistique du Patriarcat pour préparer les catéchistes à un si grand événement a préparé quatre fiches sur l'unique article du Credo : « Je crois en Jésus-Christ, qui a souffert, est mort et a été enseveli. »

Une anecdote « sordide et sacrée »

Pour rendre le tout encore plus utile et attirant, lit-on dans l'introduction, les quatre fiches débutent par des extraits tirés d'un ouvrage de littérature contemporaine : Joseph Roth « Le saint buveur ».

Le journal très laïque Corriere della

Sera qualifiait le récit de Roth d'anecdote « sordide et sacrée » (numéro du 2 septembre 1988). En effet, le héros du récit est un ancien mineur qui a abouti en prison pour un délit « d'amour » et qui ensuite, parmi les clochards de la « Senna », consomme en ivresses et « amours » impures l'argent qui lui parvient par des « miracles » continuels et absurdes ; pour finir, après une « apparition » de la petite sainte Thérèse de Lisieux, pris d'un malaise, sur le banc d'une hôtellerie, il meurt subitement. Genre de mort dont l'Eglise nous fait demander, dans les litanies des saints, d'être délivrés ; mais l'auteur du récit, un alcoolique, la qualifie de « légère » et « belle » et souhaite que « Dieu nous l'accorde à nous tous, les buveurs ».

Comme on le voit, le récit est en effet une caricature grotesque du surnaturel et du

culte catholique des saints. Et les « cerceaux » de l'Office catéchistique du Patriarcat de Venise ont cru pouvoir s'en servir pour illustrer au profit des catéchistes d'une manière « utile et attrayante » l'article du Credo sur la Passion et la mort de Jésus. Dans la dernière fiche on finit — c'est vraiment un comble — par rapprocher la mort du buveur, non saint mais pécheur impénitent, favorisé dans ses vices par une intervention du ciel... de la mort du saint vieillard Siméon !

Des « fables » bien pires

Ce ne sont pourtant pas les seules, ni les pires, « fables » qu'on rencontre dans les fiches qui sont supposées devoir préparer les catéchistes du diocèse de Venise.

Page 5, où il est question du procès juif fait à Jésus, on lit : « Ici intervient directement le président du Sanhédrin, le grand-prêtre, qui pose explicitement à Jésus la question : "Es-tu le Christ, le Fils du Dieu béni ?" » (Mc. XIV, 61). La réponse de Jésus à cette question, telle que nous la trouvons formulée dans l'évangile au verset suivant (Mc. XIV, 62), se ressent peut-être de la foi que l'église (écrite avec une minuscule évidemment) a fait mûrir après la Pâque : mais le sens fondamental peut fort bien avoir été exprimé par Jésus lui-même : "Je suis le Christ, le Fils de Dieu, qui suis assis à la droite du Père et qui viendra juger le monde".

Donc, la réponse rapportée par Mc. XIV, 62 : « Oui, je le suis [Fils de Dieu], et vous verrez le Fils de l'Homme, assis à la droite de la puissance de Dieu, venir sur les nuées du ciel », cette réponse « peut fort bien », selon les grosses têtes de l'Office Catéchistique du Patriarcat de Venise, « avoir été prononcée par Jésus », mais elle peut tout aussi bien avoir été « inventée » par l'évangéliste ou par l'« église » primitive. Qu'est-ce que les catéchistes auront déduit de cela ? Que les Évangiles ne sont ni authentiques ni historiques et qu'il ne faut pas les donner pour tels à ceux que l'on catéchise, et que donc parler d'inspiration divine et d'inerrance des Saintes Écritures après de telles prémisses n'a plus aucun sens.

Le doute sur l'authenticité et l'historicité des Évangiles revient plus d'une fois, en même temps que le mythe de la « communauté chrétienne » créatrice des Évangiles eux-mêmes, dans les fiches du patriarcat de Venise. Par exemple, p. 12, où il est question des prédications de la mort de Jésus, voici ce que nous lisons :

« Dans les évangiles, il y a d'assez nombreux passages où est prédite la Passion de Jésus (Mc. VIII, 27-33 ; IX, 31 ; X, 32, et sv. ; Lc. IX, 18 ; Mt. XVI, 13,23). Beaucoup de savants admettent aujourd'hui que dans ces prédications le rôle des paroles et discours de Jésus en personne est généralement significatif et important. Mais d'autres attribuent au contraire ces passages presque exclusivement à la foi de la communauté et de l'évangéliste, témoins de l'histoire de Jésus-Christ mort et ressuscité, une fois que cette histoire s'était déjà accomplie. Indubitablement cette seconde thèse expose à de graves risques en tant qu'elle pose beaucoup de problèmes [un euphémisme] sur la conscience qu'avait

Jésus lui-même de sa mission. [Et ce n'est pas uniquement sur cette conscience].

On peut dire, au contraire, qu'au point culminant de son activité Jésus a réellement parlé aux siens de son destin qui le vouait à la passion et à la mort violente. D'autre part, ils peuvent n'avoir compris le sens réel et profond de ses paroles et la signification de sa passion qu'après la résurrection (Lc. XXIV, 13 sv., 44 sv. ; Jn. II, 21 sv.) : il est donc possible que la forme sous laquelle les discours de Jésus sur sa passion et sa mort sont attestés dans les Évangiles soit due elle-même à la foi de la communauté primitive. »

En somme, l'historicité des Évangiles serait toujours une question ouverte, affaire d'opinion personnelle, et il serait permis aux catholiques d'examiner les différentes hypothèses comme le fait l'Office Catéchistique du Patriarcat de Venise, même celles selon lesquelles les passages évangéliques qui prédisent la passion de Jésus, et que les évangélistes rapportent comme réellement prononcés par Jésus en personne, peuvent au contraire s'attribuer « presque exclusivement à la foi de la communauté et de l'évangéliste ». C'est comme si cela ne voulait pas dire examiner l'hypothèse que Notre Seigneur Jésus-Christ n'a tout bonnement rien prédit ou presque rien, ou que les passages indiqués ont été inventés après coup par les évangélistes eux-mêmes ou par la « communauté primitive », et que donc l'Église, qui a toujours enseigné et défendu l'historicité des évangiles, s'est trompée pendant deux mille ans ; et que les évangélistes eux-mêmes, qui déclarent historiques les faits qu'ils racontent (Lc. I, 1-4 ; Jn. XX, 30 sv., Jn. XXI, 24) sont des menteurs et des imposteurs.

Et donc les catéchistes, qui se sont préparés à recevoir « mandat » sur les fiches du patriarcat de Venise, ne sauront jamais si la foi, qu'ils s'engagent pourtant à transmettre, se fonde sur des faits historiques, ou plutôt sur des « fables » créées par la fantaisie des premiers chrétiens.

Contre le « superdogme »

Pourtant, même le « superdogme » des néomodernistes, c'est-à-dire le Concile Vatican II a réaffirmé solennellement dans la Constitution « Dei Verbum » l'authenticité (n° 18) et l'historicité (n° 19) des évangiles :

n° 18... « Partout et toujours l'Église a affirmé et affirme que les quatre Évangiles sont d'origine apostolique. En effet, ce que les Apôtres ont prêché sur ordre du Christ, fut ensuite, par eux-mêmes et par leurs disciples, transmis par écrit, comme fondement de notre foi, c'est-à-dire l'Évangile quadriforme selon Matthieu, Marc, Luc et Jean. (Cf. S. Irénée, Adversus Hæereses, livre III, chapitre II numéro 8 ; Patrologie grecque, tome VII, colonne 885 ; éd. Sagnard p. 194). »

Quant à l'historicité des Évangiles, le Concile la proclame avec plus d'énergie et de solennité encore :

n° 19 « La Sainte Mère Église a affirmé et affirme de façon ferme et absolument constante que les quatre Évangiles nommés, dont elle atteste sans hésiter l'historicité transmettent fidèlement ce que Jésus, le Fils de Dieu a réellement fait et enseigné pendant qu'il vivait parmi les hommes en vue

de leur salut éternel jusqu'au jour où il fut enlevé au ciel » (Cf. Act. I, 1-2). « La Sainte Mère Église a affirmé et affirme » : il s'agit là du magistère infaillible bien qu'ordinaire. C'est ce qui a permis en 1963 à deux pères jésuites espagnols, François de Borgia Vizmanos et Ignace Rindoz d'écrire : « La valeur historique des évangiles synoptiques, outre qu'elle est nettement assurée aux yeux du critique, est pour le catholique une vérité de foi divine et catholique, affirmée par la tradition, par le magistère ordinaire et par le comportement quotidien de l'Église, qui s'est toujours servie des Évangiles en les présupposant historiques. » (Théologie fondamentale pour les séculiers., B.A.C. Madrid).

Mais comme on le sait, les néomodernistes ne se souviennent du « superdogme » de Vatican II (l'expression est du cardinal Ratzinger) que lorsqu'ils l'utilisent pour nier ce que la Sainte Église « a partout et toujours affirmé ».

La tour de Babel

Le fait est que les « grosses têtes » de l'Office Catéchistique du Patriarcat de Venise préfèrent au magistère infaillible de l'Église les négations, les erreurs et les préjugés du rationalisme protestant, dont ils se font les valets de pied répétiteurs et les minutieux diffuseurs. La « communauté primitive » créatrice des Évangiles est en effet le mythe, en voilà bien un, créé par les théologiens protestants libéraux pour éliminer de la vie de Notre Seigneur Jésus-Christ le surnaturel que leur rationalisme se refuse à admettre. Leur outrecuidance les condamne à nier avec impiété, et sans être fondés à le faire, l'authenticité et l'historicité des Évangiles. Les Évangiles ne nous apprendraient pas ce que Jésus a réellement dit et fait, ils ne seraient que l'expression de la « foi » de la communauté chrétienne primitive.

« La critique non catholique », écrivait le cardinal Parente, conteste la valeur historique d'une partie considérable des Évangiles uniquement parce qu'elle contient des faits surnaturels. Les efforts de cette critique, qui se condamne depuis le XVIII^e siècle à la tâche absurde d'expliquer la vie de Jésus en excluant tout élément surnaturel, ont eu pour résultat une « tour de Babel » [le mot est de Loisy] d'opinions qui pulvérisent les textes sans parvenir à en tirer une synthèse possible. » (Dictionnaire de théologie dogmatique en italien).

Mais le modernisme, assujéti depuis toujours au char du rationalisme protestant, préfère la « tour de Babel » à la vérité gardée et transmise fidèlement par l'Église catholique.

L'hérésie du « double Jésus »

La formation moderniste ou rationaliste protestante, qu'on l'appelle comme on voudra, des catéchistes du diocèse de Venise ne s'arrête pas ici.

A la page 19 où l'on parle de la passion et de la mort de Jésus, ou, plus exactement, du « développement historique des réflexions que la communauté croyante a produites sur le mystère de la passion et de

la mort du Christ », on lit : « *A partir de la Pâque, la communauté chrétienne commence sa propre réflexion sur l'identité et sur le rôle de son Maître et Seigneur, lisant et interprétant sa personnalité à la lumière de sa tradition culturelle et religieuse...* » On concède pourtant (comme ils sont bons !) qu'« *indubitablement, à la base de ce processus intervient aussi le souvenir de la présence historique de Jésus, et de son style.* »

C'est l'hérésie du « double Jésus », du « Jésus de la foi », distinct du « Jésus de l'histoire », hérésie que le décret « *Lamentabili* » contre le modernisme résume comme suit dans la 29^e proposition condamnée : « *On peut admettre que le Christ que nous présente l'histoire est très inférieur au Christ qui est objet de la foi* » (Dz 2029).

Cette hérésie a été plus amplement condamnée par saint Pie X dans l'encyclique « *Pascendi* ». Venant à examiner dans le moderniste l'historien et le critique, le saint Père écrivait :

« *Les trois principes premiers de ces historiens ou critiques sont les mêmes que nous avons ci-dessus relevés chez les philosophes : l'agnosticisme, le théorème de la transfiguration des choses par la Foi — et enfin celui qu'il Nous a semblé pouvoir qualifier de théorème de la défiguration. Observons les conséquences qui se tirent de chacun d'entre eux.*

— *De l'agnosticisme on apprend que l'histoire, tout comme la science, ne s'occupe que des phénomènes. Donc, tant Dieu qu'une intervention divine quelconque dans les affaires humaines, doit être renvoyé à la foi comme n'appartenant qu'à elle. Si donc il s'agit d'une affaire où se rencontre un double élément divin et humain, tel que le Christ, l'Église, les sacrements et d'autres choses semblables, il faudra la diviser, la séparer de telle manière que ce qui est humain soit attribué à l'histoire, ce qui est divin à la foi. D'où la distinction usuelle chez les modernistes entre un Christ historique et un Christ de la foi, une Église de l'histoire et une Église de la foi...*

« *Ensuite ce même élément humain, que vous voyons l'historien prendre pour lui, tel qu'il se présente dans les documents, doit être reconnu comme soulevé par la foi pour être transformé au-delà des conditions historiques. Il faut donc en séparer de nouveau toutes les adjonctions qu'y a faites la foi et les abandonner à la foi-même et à l'histoire de la foi.* »

Conclusion : « *Dans l'histoire qu'ils appellent réelle, "les modernistes" affirment que le Christ n'est pas Dieu et n'a rien fait de divin.* »

Ici encore, en distinguant encore entre un « Jésus de la foi » et un « Jésus de l'histoire », l'Office Catéchistique du Patriarcat de Venise dédaigne l'enseignement infaillible de l'Église pour suivre les fables du rationalisme protestant, qui se sont infiltrées par le modernisme et le néomodernisme.

Remise à jour... sur le siècle passé !

Le décret *Lamentabili* contre les modernistes condamne sous le n° 38 la proposition : « *La doctrine de la mort expiatoire*

du Christ n'est pas évangélique mais vient de saint Paul. » (Dz 2038 ; FC 375).

Selon l'Office Catéchistique du Patriarcat de Venise, la doctrine de la mort expiatoire du Christ n'est même pas de Saint Paul : encore plus tardive elle vient de saint Anselme. À la page 21, sous le titre : « *Au-delà de l'idée de satisfaction* » nous lisons : « *Dans son opuscule : "Pourquoi un Dieu homme ?" saint Anselme soutient que le Fils de Dieu s'est fait chair parce que c'était proprement la seule manière possible de satisfaire la justice de Dieu : seul le prix de réparation se haussant jusqu'à la mort de Jésus-Christ, le Fils Éternel incarné, pouvait être adéquat et proportionné à l'offense subie par Dieu du fait du péché.* »

Les limites de cette réflexion, poursuit la fiche, sont nombreuses. Parmi ces « limites », n'en citons qu'une :

« *L'aridité du rapport Dieu-homme fondé sur des critères de "caractère juridique" : Dieu se comporte comme un odieux créancier qui exige à tout prix le paiement de la dette ; — la part de l'amour ne reviendrait qu'au Christ, tandis que le Père comparaitrait en tenue de justicier.* (p. 21, 22).

Comme il est évident, nous en sommes aux vieilles accusations de juridisme soulevées contre la doctrine catholique de la Rédemption par la théologie protestante libérale en cours au début du siècle (Ritschl, Harnack, Seeberg, Sabatier), pour nier le caractère sacrificiel de la mort du Christ, négation reprise comme d'habitude par les modernistes et aujourd'hui par les néomodernistes. À cette fin, constatez-le, il faut aussi nier l'historicité des prédictions du Christ concernant sa Passion : négation que nous avons retrouvée en effet dans les fiches du Patriarcat de Venise.

Les « grosses têtes » de l'office Catéchistique font partie, selon toute probabilité, des « théologiens » néomodernistes, mais la source éloignée de leur « nouveauté », on le voit, est vraiment « éloignée » même dans le temps : les théologiens les mieux « remis à jour » qui tiennent encore boutique dans le monde catholique, ainsi que leurs petits et grands « répétiteurs » sont alignés en réalité sur les hérésies protestantes... du siècle dernier !.

En effet, même en cette matière nous sommes en présence d'une véritable et propre hérésie, car le caractère expiatoire de la mort du Christ est une vérité divine révélée. Saint Pierre et saint Jean, qui soutiennent avec force les idées de rachat et de sacrifice, saint Paul qui les approfondit et les commente, n'ont pas créé cette doctrine mais l'ont reçue du Seigneur Jésus : voir Mt. XXVI, 28 ; Mc. X, 45 ; Lc. XXII, 19...). Saint Anselme d'Aoste, à son tour, n'a rien inventé du tout, mais n'a fait que mettre en forme systématique tout ce qu'il avait appris de la Sainte Écriture et de la Tradition, sources de la Révélation.

Ignorance ou mauvaise foi ?

Quant à saint Thomas, il n'est pas en conflit, comme le voudrait la page 22 des fiches du Patriarcat de Venise, mais en parfaite continuité avec saint Anselme. Pour s'en rendre compte, il aurait suffi aux « grosses têtes » de l'Office Catéchistique du Cardinal Cè, au lieu de copier, les yeux

fermés, des pages de Pesch, Flick et Alszeghy (p. 22) de se donner la peine de vérifier le poids des thèses de ces théologiens, nullement « *reconnus* ». Ils auraient découvert que saint Thomas, dont O.H. Pesch se borne à citer à ses fins la Somme Théologique (Ia IIae, q. 113, art. 1), traite amplement les divers aspects de la Rédemption dans la même Somme Théologique (IIIep., q. 48) et particulièrement de la passion et de la mort du Christ en tant que satisfactoire à l'article 2 ; en tant que sacrifice à l'article 3 ; en tant que rédemptrice à l'article 4 ; et en tant que cause efficiente de notre salut à l'article 6. Pour un catholique, il n'y a pas lieu d'aller « *au-delà du concept (catholique) de satisfaction* », car dans sa richesse et son achèvement il embrasse tant l'aspect moral et mystique que l'aspect juridique et pénal de l'action rédemptrice du Christ. Le catholique doit seulement étudier, humblement et sérieusement, ce que Notre Seigneur Jésus-Christ nous a révélé et, ce que notre mère la Sainte Église nous demande de croire. Seules l'ignorance ou la mauvaise foi peuvent faire prendre pour fondées les accusations intentées à la doctrine catholique sur la redemption par les rationalistes protestants et leurs épigones néomodernistes. En effet ces accusations sous-entendent un concept de la redemption qui n'est pas catholique mais protestant et qui, lui, est en effet purement juridique et pénal.

Vaine rhétorique

Nous nous arrêtons ici. Non qu'il n'y ait rien d'autre à critiquer, mais pour maintenir notre critique dans des limites raisonnables. D'ailleurs, ce que nous avons exposé suffit à faire comprendre la vaine rhétorique dont est imbu le « *Salut aux catéchistes* » du patriarche Cè.

« *Sur l'autel de saint Marc, évangéliste et martyr, les catéchistes renouvelleront la profession de foi de leur baptême pour être mandatés, en vue de la dilatation et de la réalisation de la mission apostolique, pour annoncer à tous l'Évangile du salut.* »

De quelle « *profession de foi de leur baptême* » s'agit-il ? Les catéchistes du Patriarcat de Venise auraient-ils été baptisés dans l'« Église » protestante ? Et que gagne un « mandat » à être délivré « *sur l'autel de saint Marc* » si l'on ignore si celui-ci a été « *évangéliste* » ou mystificateur ? Et quel « *Évangile de salut* » annonceront à « tous » des catéchistes ainsi déformés ? Sûrement pas l'Évangile révélé par Notre Seigneur Jésus-Christ et fidèlement transmis par les Apôtres, mais l'Évangile néomoderniste, ou protestant libéral ce qui revient au même.

Les responsables

Si l'on se rappelle qu'un évêque est avant tout maître de la foi, que son devoir principal est de conserver et de transmettre la foi dans sa pureté et son intégrité, on peut mesurer la trahison du patriarche Cè au détriment de l'Église et des âmes.

Pour remonter plus haut dans la recherche des responsabilités, rappelons que Marc Cè est ancien élève de l'Institut Biblique Pontifical.

Fondé par saint Pie X pour mettre à l'abri du rationalisme moderniste les jeunes clercs désireux de se spécialiser dans les sciences de la Sainte-Écriture, l'Institut Biblique Pontifical s'est transformé, au contraire, entre les mains des jésuites, qui ont ainsi trahi la charge que leur avait confié l'Église, en un foyer de biblistes qui ne sont plus catholiques que de nom, mais qui suivent et répètent point pour point l'exégèse rationaliste protestante. Le patriarche Cè n'en est qu'un, pris parmi un grand nombre.

Des faits, non des mots

Dans ses *Entretiens sur la foi*, le cardinal Ratzinger parle plusieurs fois de l'exégèse « moderne », qui préfère à la doctrine de l'Église les systèmes rationalistes des

non-catholiques. Voir à la page 85 :

« On ne lit plus la Bible à partir de la Tradition de l'Église et avec l'Église, mais à partir de la toute dernière méthode qui se donne pour "scientifique". Cette indépendance est même devenue chez certains une opposition. » De même, plus loin, il condamne l'exégèse biblique moderne de Bultmann.

Le Cardinal Préfet de la Congrégation de la Foi n'ignore donc pas les dégâts énormes que les « biblistes » qui suivent le rationalisme protestant font dans le domaine de la foi depuis des années. Qu'a-t-on fait pour endiguer un si grand désastre ? pour tarir au moins la source de l'empoisonnement, qui se trouve à Rome même, à l'Institut Biblique Pontifical ? Rien du tout.

Pour nous en tenir à l'Italie, à Milan, celui qui est monté sur la chaire qui fut

celle de saint Ambroise et qui y répand son exégèse rationaliste est l'ancien recteur de l'Institut Biblique Pontifical, le jésuite Carlo-Maria Martini. A Venise, ancien siège de saint Laurent Justinien et de saint Pie X, siège un ancien élève de l'Institut Biblique Pontifical, le cardinal Marc Cè. Nous venons d'en voir les fruits dans cet article. Partout dans les séminaires diocésains pontifient rationalistement des anciens élèves de l'Institut Biblique, tels Fabris, Cavedo, Ghidelli, Lambiasi..., qui nient jusqu'à la résurrection corporelle de Notre Seigneur Jésus-Christ. Quand Rome se souviendra-t-elle avoir reçu pouvoir coercitif pour réfréner les sangliers qui dévastent totalement la vigne du Seigneur ?

Un ancien élève
de l'« Institut Biblique Pontifical »

Un problème d'une brûlante actualité vu à la lumière de la Bible : LA "GLOIRE" DU SUICIDE

La « gloire » du suicide

Nos lecteurs, étonnés, liront ce titre sans y croire. Leur surprise ne durera qu'un instant, car ils comprendront bien vite que ce n'est pas l'effet d'un coup de soleil qui aurait frappé l'un de nos collaborateurs. Il s'agit d'une pseudo-science extravagante, pour ne pas employer un mot plus dur, de l'un des nombreux fruits empoisonnés que produit l'Institut Biblique Pontifical « nouveau style ». Ce titre, tel que nous l'avons repris, est celui d'un article publié dans « *Missione salute* », le bimestriel des **Pères Camilliens** de Rome, juillet-août 1989. L'auteur **Gianfranco Ravasi**, Milanais, a fréquenté l'Institut Biblique en 1966-1969, candidat au doctorat, professeur au Séminaire de Théologie de l'archidiocèse de Milan, à Saronno. (Varese) [Le brouillard de la plaine du Pô peste évidemment jouer de vilains tours, comme de brouiller les cerveaux]. (Ce curriculum est emprunté à l'annuaire des anciens élèves de l'Institut Biblique Pontifical 1909-1984, édité par cet Institut).

Sous la protection du cardinal

Gianfranco Ravasi avait déjà attiré notre attention par une rubrique de la revue « *Il Segno* », bulletin mensuel de l'archidiocèse de Milan, que *Si Sì No No* (Italie) du 15-3-86 commentait sous le titre de « *Connaissances la Bible* » (qui était en fait le titre de la rubrique visée). Voici ce que disait alors le journaliste Filippo dans cette revue : « *Superficiellement, Ravasi juge et condamne la doctrine de l'Église* [sur le rapport entre l'Ancien et le Nouveau Testament sur S. Augustin, Blaise Pascal...] et dans ses trois volumes massifs : « *Il libro dei Salmi* », parus aux éditions déhoniennes,

Bologne 1981, il donne la réponse pratique au problème auquel il a été fait allusion ci-dessus, en écartant tant l'interprétation donnée par le Nouveau Testament à l'Ancien que celle donnée par les Pères et devenue commune dans l'exégèse catholique... Dans les psaumes, il n'y a, selon Ravasi, aucune prophétie messianique... »

Mais « la préface du cardinal de Milan, Carlo Maria Martini S.J., mise en tête du premier volume, fait l'éloge de l'ouvrage de Ravasi, et donne son aval au rationalisme qui règne dans ces trois volumes qui excursionnent sans raison dans tous les domaines, de la littérature profane aux compositions musicales... mais qui ignorent totalement les richesses de la patristique, et mettent au panier l'exégèse catholique. »

On peut être surpris de ce que Ravasi, exégète manifestement non catholique, jouisse de la protection de son cardinal mais il faut se souvenir que, déjà partisan de la critique rationaliste, quant il était Recteur de l'Institut Biblique Pontifical, le Père Martini S.J. continue en tant que cardinal, à encourager l'exégèse « non catholique » qui démolit la Foi catholique.

Le marasme de... l'administration ordinaire

Ceci dit, la glorification du suicide, sur laquelle Ravasi tient de vains propos dans le périodique des Camilliens, entre dans le cours normal du marasme qui est devenu le rythme ordinaire de notre malheureux postconcile. L'Église « colonne et soutien de la vérité » ne s'y reconnaît plus, « une » par sa doctrine et par sa discipline. (I. Tim. III, 15).

En particulier, cette manière d'abuser de la Sainte Écriture, Ancien et Nouveau Testament, pour faire admettre toute « invention de son propre cerveau » est le procédé

vieux et moisi du protestantisme, qui a engendré des centaines de sectes.

En roue libre

L'exégète catholique, lui, est guidé dans son travail, prémuni par un principe dogmatique exprimé déjà par saint Augustin et formulé par deux Conciles des plus importants, celui de Trente et Vatican I : dans les textes qui concernent le dogme et la morale « *in rebus fidei et morum* », le sens de la Sainte Écriture est authentiquement précisé par le magistère de l'Église ; c'est celui « *quem tenuit ac tenet Sancta Mater Ecclesia* ». Cela veut dire que, dans notre cas, l'exégète doit prendre connaissance du Décalogue : « Tu ne tueras point », avant de donner l'exégèse des textes bibliques qu'il étudie.

Gianfranco Ravasi, lui, par contre roule... en roue libre. C'est un exemple typique d'exégète de la nouvelle vague, qui méprise le magistère de l'Église, ignore l'exégèse catholique, sans se soucier d'étudier, avant d'écrire, ce qu'ont précisé et illustré sur le texte en question les grands exégètes ni même les grands Pères grecs et latins.

L'exégèse est la reine des disciplines sacrées, l'âme de la théologie. Elle exige l'observation rigoureuse des normes qui règlent le travail scientifique et le respect des caractéristiques propres de la Sainte Écriture, source de la révélation, précédée et éclairée par la Tradition apostolique.

Équivoque et confusion

Or dans l'article de Gianfranco Ravasi publié dans *Missione salute*, le gros titre sensationnel « *La "gloire" du suicide* » a pour sous titre en plus petits caractères :

« Renoncer à la vie pour en faire don à Dieu et à nos frères peut être un acte d'une grandeur particulière. La Sainte Écriture nous propose plusieurs exemples de ce don, de Samson aux frères Macchabées Éléazar et Razis ». Équivoque et confusion dans la citation et dans son commentaire. Il rapporte d'abord le suicide de Razis « qui se jeta du haut du mur d'enceinte, s'écrasant sur le sol ; mais comme il respirait encore, et bouillait de colère, il monta sur une roche, s'arracha les entrailles, les lança sur la foule et pria le maître de la vie et de l'âme de daigner les lui rendre un jour. C'est ainsi qu'il expira ». Ayant cité ce texte, il poursuit : « La note finale est significative, car elle ouvre un horizon d'espérance. C'est évidemment surtout dans le Nouveau Testament que cet horizon est pleinement mis en lumière. Il l'est par ces paroles à première vue étranges et provocatrices que Jésus a prononcées en s'opposant à une conception de la vie comme possession égoïste. » Suivent les citations de Mc. VIII, 35 : car celui « Qui veut sauver sa vie la perdra, et celui qui perdra Sa vie pour ma cause et celle de l'Évangile la sauvera » et de J. XII, 25 : celui « Qui aime sa vie, la perd, et celui qui hait sa vie en ce monde la conservera pour la vie éternelle » — « Phrase, commente Ravasi, qui est illustrée au concret par le célèbre mot de Jésus : "Il n'y a pas d'amour plus grand que de donner sa vie pour ses amis", Jn. XV, 13. »

Outre l'exemple du Père Maximilien Kolbe et de « sa mort oblation dans le camp nazi », Ravasi cite encore l'« holocauste » de Jan Palach et des bonzes vietnamiens suicidés.

La doctrine de l'Église sur le suicide

Elle est exposée avec prévision, érudition et clarté par A. Michel au mot « suicide » dans le *Dictionnaire de Théologie Catholique* (vol XIV. 2, Paris, Letouzey et Ané. 1941, colonnes 2739-2749, comprenant une bibliographie). Suivant la méthode de Saint Thomas d'Aquin, *Somme Théologique*, II.2, II.2, q. 64a, art. 5, il expose d'abord (après la nette définition du « suicide » et la distinction entre suicide direct, volontairement cherché et exécuté, et le suicide dit « indirect », les motifs invoqués pour légitimer le suicide et les exemples allégués à cette fin. Parmi les motifs invoqués pour légitimer le suicide, il y a la noblesse d'un acte accompli par un soldat courageux qui va à la rencontre de la mort pour échapper au déshonneur ou pour entraîner avec lui dans la mort un ennemi à mettre hors de combat. Parmi les exemples tirés de la Sainte Écriture pour soutenir la légitimité du suicide, exactement ceux qu'adopte Ravasi : Samson (*Juges* XVI. 22-30) ; Saül qui se tue après la défaite subie sur le mont Gelboé (*I. Sam.* XXXI. 2-6) ; le suicide d'Achitophel, déçu d'un échec (*II Sam.* XVII.23) ; Éléazar qui se laisse écraser par l'éléphant qu'il a transpercé pour tuer le roi ennemi Antioche Eupator (*I Macch.* VI, 46) et le cas de Razis qui se donne une mort cruelle pour échapper aux outrages qu'il craint de recevoir des ennemis (*II Macch.* XIV 41-46).

Suit l'exposé de la doctrine de l'Église. Le principal argument pour la condamna-

tion du suicide est le précepte divin « Tu ne tueras point » (*Exode* XX 13). Le précepte est formel et général : tu ne tueras personne, ni un autre, ni toi-même (Saint Augustin, *La Cité de Dieu*, Livre I, chapitre XX.) Saint Thomas le reproduit dans le « *Sed contra* ».

Le précepte divin s'appuie sur la loi divine naturelle. La vie, qui est un don que Dieu fait à l'homme, mais qui demeure soumise au pouvoir de « Celui qui fait vivre et mourir » est le fondement le plus solide pour établir le caractère intrinsèquement mauvais du suicide. Y comparer *Rom* XIV 7-8 : « Nul de nous ne vit pour soi-même, et nul ne meurt pour soi-même. Car, soit que nous vivions, nous vivons pour le Seigneur ; soit que nous mourions, nous mourons pour le Seigneur, soit donc que nous vivions, soit que nous mourions, nous appartenons au seigneur. » Ensuite sont résolues les difficultés.

Les exemples bibliques

Pour les exemples bibliques allégués, je rapporte ici le commentaire du P. Vaccari dans *La Sacra Bibbia*, éd. Andrien Salani, Florence 1961, le plus beau don que ce grand maître ait fait à l'Italie.

Pour l'épisode de Samson, voici à la page 371, le commentaire de Juges XVI, 29 : « Samson cherche directement, par son geste, la mort des Philistins, ennemis du peuple de Dieu, et indirectement seulement sa propre mort, parce qu'elle est inévitablement liée à celle des autres ; il ne commet donc pas de suicide. C'est le cas de tous ceux qui, pour le salut de la patrie, s'exposent par nécessité à une mort certaine, comme le fit, par exemple, Pierre Micca. » Le même motif vaut pour Éléazar, frère cadet de Judas Macchabée, et pour l'épisode de Razis, *II Macch.* XIV, 37-46 : « La présentation du personnage et le titre que lui donnait le peuple montrent que c'était un prêtre. Razis ne fit ce qui est raconté aux versets 42 et suivants que par appréhension de devoir certainement mourir. Le fait est, en substance, qu'il s'est tué. L'opinion répandue était qu'une vie honorable ne doit pas se conclure par une mort ignominieuse (cf *I Sam* XXXI 4), par exemple par la main des ennemis. Cette opinion doit être désapprouvée sur le plan des principes. La morale reconnaît qu'en vue d'un bien plus grand on peut aller au devant de la mort. C'est le cas de Samson et d'Éléazar ; c'est le cas d'un acte que suivent deux effets, l'un bon, l'autre mauvais, dont le premier est voulu, le second, permis : et Razis a pu se trouver en pareille situation. Reste l'objection que Razis s'inflige la mort directement, mais il faut au moins dire qu'il est de bonne foi : c'est ce que montre sa prière finale au verset 46, bien qu'elle repose sur une erreur (Saint Augustin Livre I *Contre l'évêque donatiste Gaudence*, chapitre XXXI). Le suicide au verset 42 n'est pas loué en tant que tel ; l'agiotage rapporte seulement ce que Razis voulait faire. Il ne parle pas en casuiste mais en historien. » (pages 838 et sv). C'est l'écho de l'exégèse des Pères ; voir Cornelius a Lapide, *Commentaria in Sanctam Scripturam*, Naples 1854, tome II, p. 148 et sv.

Par conséquent, le renoncement direct

à la vie, ne serait-ce que « pour en faire don à Dieu et à nos frères », ne peut jamais être « un acte d'une noblesse particulière », comme l'écrit — en irresponsable, il faut le dire — l'ancien élève de l'Institut Biblique Pontifical, Ravasi ; c'est au contraire, toujours, un acte intrinsèquement mauvais, qui n'est donc jamais permis et qu'aucune raison ne peut justifier.

Quant au texte du Nouveau Testament : « Qui ménage sa vie la perdra, mais qui la laisse tomber à cause de moi la retrouvera », elle n'a rien à voir avec le suicide. Le P. Lagrange écrit : « Voici l'une de ces sentences admirables, compréhensives, toutes propres au divin Maître, qui sous une forme apparemment contradictoire renferment de grandes vérités. Le sens est clair : "Qui cherche à présent la félicité dans les choses du monde et veut jouir de sa vie compromet le salut de son âme et la perdra" ; qui suit au contraire la doctrine de Jésus qui est la doctrine de la croix, perd sa vie aux yeux du monde, mais en réalité s'assure le salut éternel. Les vraies valeurs sont les valeurs éternelles. L'antithèse oppose la vie temporelle à la vie éternelle ». Le sens est le même dans Jn. XII, 25 : « Celui qui aime sa vie la perdra et celui qui hait sa vie en ce monde la conservera pour la vie éternelle. » (Même édition, p. 1795). Il n'y a rien à y ajouter.

Il ne faut ni ignorance ni sottise

Le dictionnaire de théologie morale (*Dizionario di teologia morale*), publié par F. Roberti et P. Palazzini aux éditions Studium à Rome, écrit :

« Le suicide est un acte intrinsèquement mauvais... C'est un péché mortel puisqu'il s'agit d'une chose de grande valeur (la vie) ; c'est même un péché extrêmement grave et horrible, notamment parce que le suicide accomplit ne laisse plus la possibilité de se repentir... »

Le suicide est principalement un péché contre soi-même. En outre, c'est une injure envers Dieu qui seul a le droit de disposer de la vie de l'homme. En troisième lieu, c'est un dommage injurieux porté à la société, dont tout homme peut et doit toujours être un membre bon et utile en accomplissant son devoir de bon citoyen. Seule l'ignorance ou la sottise font exalter un acte de suicide, comme le font parfois les livres et les journaux. »

Ou comme le font aujourd'hui Ravasi et ses compagnons progressistes, au sujet desquels, ne pouvant parler d'ignorance ni de sottise, il faut parler de mauvaise foi.

Demande adressée aux Camilliens

Il ne reste qu'à demander aux Pères Camilliens de la revue *Missione salute* comment ils pensent pouvoir concilier l'article de Ravasi : 1) avec la doctrine de l'Église, 2) avec leur mission et le but de leur revue, 3) avec l'encart qui accompagne l'article de Ravasi et qui présente la statistique des suicides dans le monde entier, intitulée : *La triste primauté revient à la Hongrie*. Si c'est une « triste primauté », pourquoi permettent-ils à Ravasi de chanter des hymnes, dans leurs pages, à la « gloire » du suicide ?

Paulus

Le Commonitorium de Saint Vincent de Lerins (suite)

X - Pourquoi Dieu permet-il à l'hérésie de s'élever au sein même de l'Eglise ?

Mais, dira-t-on, pourquoi donc Dieu permet-il que des personnages éminents, occupant un rang dans l'Eglise, annoncent aux catholiques des doctrines nouvelles ? La question est naturelle, et mérite d'être examinée avec plus de soin et de développement : nous allons essayer de le faire, non d'après nos idées personnelles, mais d'après l'autorité de la loi divine et l'enseignement du magistère de l'Eglise. Ecoutons donc le vénérable Moïse ; qu'il nous apprenne lui-même pourquoi des gens savants, et qui, en raison de leur science, sont même appelés prophètes par l'Apôtre, ont parfois licence d'introduire de nouveaux dogmes que l'Ancien Testament, en son langage allégorique, est accoutumé d'appeler « des dieux étrangers » - parce qu'en effet les hérétiques ont pour leurs propres opinions la même vénération que les païens pour leurs dieux. Le bienheureux Moïse écrit donc dans le *Deutéronome* : « *S'il s'élève au milieu de vous un prophète, ou quelqu'un qui prétende avoir eu une vision...* » - c'est-à-dire un docteur établi dans l'Eglise, dont les enseignements paraissent à ses disciples ou ses auditeurs sortir de quelque révélation ; - et ensuite ? « *... et qu'il prédise un signe et un prodige, et que ce qu'il annonce arrive...* » : c'est évidemment un maître illustre qu'il désigne ainsi, un maître d'une science telle qu'il semble à ses propres fidèles capable non seulement de connaître les choses humaines, mais encore de prévoir celles qui dépassent l'homme. Tels furent, d'après la façon dont leurs disciples les vantent, Valentin, Donat, Photin, Apollinaire, et autres du même genre. Et après ? « *... et qu'il vous dise : allons suivre les dieux étrangers que vous ignorez, et servons-les...* » Quels sont ces dieux étrangers, sinon les erreurs étrangères ? « *que vous ignorez* », c'est-à-dire nouvelles et inouïes. « *Servons-les* », c'est-à-dire croyons-y, suivons-les. Et comment conclut Moïse ? « *... Vous n'écoutez point les paroles de ce prophète ni de ce visionnaire* ». Et pourquoi, je vous prie, Dieu n'empêche-t-il pas d'enseigner ce qu'il défend d'écouter ? « *Parce que*, répond Moïse, *le Seigneur votre Dieu vous tente, pour qu'il apparaisse si vous l'aimez ou non, de tout votre cœur et de toute votre âme.* »

On voit donc plus clair que le jour pourquoi, de temps à autre, la divine Providence souffre que certains docteurs des églises prêchent de nouveaux dogmes : « *C'est, dit-il, afin que le Seigneur votre Dieu vous tente.* » Et à coup sûr c'est une grande tentation de voir un homme qu'on regarde comme un prophète, comme un disciple des prophètes, comme un docteur, comme un champion de la vérité, qu'on environne de respect et d'amour, se mettre tout d'un coup à introduire sourdement de funestes erreurs qu'on ne sait pas décou-

vrir tout de suite, étant encore sous la prévention de ses leçons antérieures, et qu'on n'ose pas condamner, étant encore retenu dans des liens d'affection pour un ancien maître.

XI Exemples de Nestorius, de Photin, d'Apollinaire

Ici l'on me demandera peut-être d'appuyer les affirmations du vénérable Moïse de quelques exemples ecclésiastiques. Requête légitime, qu'il ne faut point éluder. Pour commencer par des faits récents et bien connus, quelle tentation ne fut-ce point naguère, nous le devinons, quand ce malheureux Nestorius, soudainement changé de brebis en loup, se mit à déchirer le troupeau du Christ ? Ceux-là même qu'il mordait, pour la plupart encore le croyaient brebis et, du fait de cette erreur, s'offraient davantage à ses morsures.

Pouvait-on croire qu'il se trompât aisément, cet homme qui avait été élu part les plus hauts suffrages du pouvoir impérial, que les évêques entouraient de tant de sympathies, qui était honoré de la vive affection des saints et de la plus ardente faveur populaire ; qui, chaque jour, traitait publiquement des divines Ecritures et réfutait les dangereuses erreurs des juifs et des païens ? Comment n'aurait-il pas vaincu tout le monde qu'il enseignait la vérité, qu'il prêchait la vérité, et s'y conformait en pensée, lui qui, pour frayer accès à une seule hérésie, la sienne, poursuivait les blasphèmes de toutes les hérésies ? C'était bien là ce que dit Moïse : « *Le Seigneur votre Dieu vous tente, pour voir si vous l'aimez ou non.* »

Mais laissons Nestorius : il fut toujours plus admiré qu'utile, plus célèbre que vraiment sage ; et ce qui le fit grand durant quelque temps dans l'opinion du vulgaire, ce fut la faveur des hommes bien plutôt que la faveur divine. Rappelons de préférence ces hommes qui, par leurs multiples supériorités et par leur zèle, devinrent pour les catholiques une redoutable tentation. C'est ainsi que, d'après la tradition, Photin fut, en Pannonie, un sujet de scandale pour l'Eglise de Sirmium. Appelé au sacerdoce au milieu de la faveur générale, il l'administrerait depuis quelque temps en vrai catholique, quand soudain, pareil à ce mauvais « prophète » ou à ce « visionnaire » dont parle Moïse, il se mit à persuader le peuple de Dieu qui lui était confié, de suivre « *des dieux étrangers* », c'est-à-dire des erreurs étrangères, que celui-ci ignorait auparavant. Le fait n'avait en soi rien d'extraordinaire : mais ce qui était désastreux, c'est qu'au succès de son crime il apportait des appuis non médiocres : un esprit vigoureux, une riche érudition, une puissante éloquence. Il discutait et écrivait dans les deux langues avec force et abondance, comme le prouvent les monuments littéraires qu'il a laissés, partie en grec, partie en latin. Heureusement, les brebis du

Christ commises à ses soins veillaient constamment sur la foi catholique. Prudentes, elles se rappelèrent bientôt les avertissements de Moïse, et, en dépit de leur admiration pour leur prophète et leur pasteur, elles s'aperçurent du péril. Celui qu'auparavant elles suivaient comme le bétail du troupeau, elles commencèrent dès ce moment à le fuir comme un loup.

Outre l'exemple de Photin, celui d'Apollinaire nous apprend encore le péril de cette tentation ecclésiastique et nous avertit de veiller plus diligemment à la sauvegarde de la foi. Lui aussi causa à ses auditeurs de grands troubles, de grandes angoisses, tirailés qu'ils étaient d'un côté par l'autorité de l'Eglise, de l'autre par le maître auquel ils étaient accoutumés. Et ainsi, hésitants, flottants entre les deux extrêmes, ils ne savaient quel parti prendre. Mais peut-être cet homme était-il d'un caractère à s'attirer un prompt mépris ? Loin de là. Il était assez éminent et remarquable pour être cru trop vite sur bien des points. Qui pouvait le surpasser en finesse, en expérience, en érudition ? Combien d'hérésies n'a-t-il pas écrasées sous ses nombreux ouvrages ? Combien d'erreurs hostiles à la foi n'a-t-il pas réfutées ? Je n'en veux pour preuve que ce célèbre et immense travail qui ne comprend pas moins de trente livres et où il a confondu, par la force de ses preuves, les calomnies insensées de Porphyre. Il serait trop long de rappeler toutes ses œuvres. Elles eussent pu, assurément, l'égaliser aux plus fermes soutiens de l'Eglise, si la curiosité hérétique, passion profane, ne lui eût fait inventer je ne sais quel système qui attacha comme une lèpre à ses travaux et qui les gâta. Et ainsi sa doctrine devint pour l'Eglise beaucoup moins un sujet d'édification qu'un sujet de scandale.

Rédacteur : Abbé E. de Taveau,
Via Madonna degli Angeli 14
00049 VELLETRI
Rome

Directeur : B. de Roquefeuil

IOTA UNUM

Etude des variations de l'Eglise Catholique
au XX^{ème} siècle. Romano Amerio

Cette "étude sur les variations de l'Eglise au XX^{ème} siècle" constitue un véritable livre blanc sur la crise de l'Eglise comme le montrent bien les quelques titres de chapitre ci-après, extraits d'une table des matières qui en comporte 41 :

La préparation du Concile - Le déroulement du Concile - L'après-concile - La crise du sacerdoce - l'Eglise et la jeunesse - L'Eglise et la femme - La démocratie dans l'Eglise - La théologie et la philosophie de l'après-concile - l'Occuménisme - La réforme liturgique...

672 pages - 140 x 225 - FF. 210.-
NOUVELLES EDITIONS LATINES

aimablement le père Trim.

La Vierge écartée, un vieillard en djellabah critiqua la place d'honneur réservée à l'Enfant-Jésus :

- Ti peux pas mettre li prophète au milieu. Allah seul est grand .

- Là, vous me posez des problèmes, dit l'abbé. Comme ça, ça va mieux ?

- Absolument pas, intervient le président de la jeunesse israélite. Si vous voulez nous avoir ce soir, il ne faut pas nous demander d'adorer un homme.

- Mais chacun priera selon ses propres convictions . Nous n'imposerons les nôtres à personne !

- Alors , arrangez votre crèche autrement.

Le visage du père Trim s'assombrit. Cette fois le crash était certain. S'il faisait fuir les Juifs, c'était fichu, mais supprimer le Christ ! Une idée fabuleuse lui vient à point nommé, elle le fit rire d'avance tant il la trouvait excellente :

- Ah ! Ah ! Ah ! vous avez raison. C'est par erreur que l'Enfant-Jésus a été mis là. Autrefois, on l'apportait seulement aux douze coups de minuit. Comme notre célébration est à dix heures....

Et le Divin-Enfant disparut dans le porche du responsable de la catéchèse.

- D'autres suggestions ? Rien ?

La porte s'ouvrit à ce moment-là, découplant un pan de ciel blanc, un courant d'air glacé pénétra dans l'église, une inquiétude se marqua sur le visage des assistants qui s'étaient retournés. Abdelzoum ! On n'avait pas osé l'inviter , le bruit courait qu'il appartenait à une association d'intégristes islamiques.

- Bonsoir. J'ai vu l'affiche , je suis entré.

- Mais bien sûr, vous êtes des nôtres. Comment trouvez-vous notre crèche oecuménique, Monsieur Abdelzoum ?

Il la détailla d'un regard méprisant .

- C'est du cinéma ! Vous savez bien que le Prophète interdit toute représentation de personnes. Cette crèche est une abomination.

- Peut-être, mais si on enlève tout, il n'y a plus de crèche !

- Si un musulman assiste à votre fête, il mérite la décapitation.

- Attendez, cria l'abbé à l'homme en djellabah qui se glissait vers la sortie, on va certainement trouver une solution !

Il n'y en a pas trente-six . Après vingt minutes de palabres, on rendit son dépôt à chaque exposant, les santons furent emportés à la sacristie, un grand débat s'ouvrit. On eut juste le temps, peu avant la cérémonie, de mettre en place le nouveau décor : la table vide était transformée en autel de la Paix, on y posa un bouquet de houx parce que la paix a des épines et on accrocha sur le tout une reproduction de la colombe de Picasso.

Il avait été convenu de ne pas sonner les cloches, pour éviter de culpabiliser les incroyants. Les autres, cinq cents selon les organisateurs, deux cents selon le pompier de service, pénétrèrent dans le temple au son des appels à la fêtes du tam-tam de Mamadou. Quelle émotion quand l'équipe pastorale entonna " Paix sur la terre, paix sur l'amitié "

- On reprend tous en chœur le refrain , cria l'abbé Trim dans le micro :

" Vienne sur terre le temps des colères

Des gens malcontents

Vienne sur terre, que vienne le temps

Des chambarde-ments "

Il y eut un certain nombre de témoignages vécus, une danse exécutée par trois Da-

homéens, un solo de maracas, un duo de guitares électriques puis, après un appel à l'unité lu par un bouddhiste en robe safran, l'assemblée chanta à l'unisson le cantique bien connu de nos campagnes : " Accroche à ton coeur un morceau de chiffon rouge, une fleur couleur de sang. Si tu veux vraiment que ça change et que ça bouge , lève-toi car il est temps. "

Lors se levèrent et s'acheminèrent tristement vers la rue froide pour regagner leur logis. C'est le moment que choisit un tout petit garçon - d'où sortait-il donc ? - pour remonter les rangs en protégeant du mieux qu'il

(suite page 12)



pouvait, posée sur ses deux mains tendues, une crèche en carton découpée dans un vieil album, avec tout ce qu'il fallait, sans oublier les anges, les bergers et l'étoile.

- Oh, le pauvre mignon, où va-t-il comme ça ?

- Il cherche une place pour sa crèche, dit une brave ménagère. Laissez-le passer. Tiens, mon gros, mets-la sur la table. Tu as bien travaillé, dis donc !

Plusieurs personnes revinrent sur leurs pas pour admirer l'objet et le miracle se produisit :

- On dira ce qu'on voudra, mais c'est quand même autre chose !

- Je n'osais pas le dire.

L'attroupement grossit de minute en minute.

- Si on récitait une Je vous salue Marie ?

La prière s'éleva, plusieurs tombèrent à genoux et le père Trim, penaud, s'approcha de la crèche. Au fond de lui-même, il n'était pas tellement satisfait de sa soirée: il tendait l'oreille malgré lui pour écouter si un coq ne chantait pas dans le voisinage, tout en vérifiant de l'oeil si Abdelzoum était bien parti, et le pasteur, et le représentant de la synagogue.

- Rentrez chez vous maintenant, mes frères, allez réveiller dans la joie.

- Pas du tout., Père, il va être minuit : vous allez nous dire la messe.

- Vous êtes fous ?

- C'est Noël, vous êtes le curé de cette paroisse. Nous avons droit à la messe de minuit ! Mais c'est qu'ils ne plaisaient pas ! Les femmes criaient plus forts que les hommes, le pauvre père Trim fut morigéné, houspillé, saboulé. "Vienne sur terre le temps des colères, Des gens malcontents..."

- Vous ne sortirez pas d'ici sans avoir dit la messe, et d'abord on va carillonner, personne ne doit être exclu.

Deuxième surprise de la nuit : il vint beaucoup plus de deux cents personnes, tandis que les cloches sonnaient à toute volée. L'église - ce qui ne s'était pas vu depuis de longues années - fut pleine. L'équipe liturgique n'avait rien pu préparer ; débordée, elle battit précipitamment en retraite devant la marée des binious et des musettes, des glorias, des hymnes joyeux renaissent spontanément sur les lèvres. L'ancien organiste avait retrouvé le chemin de la tribune.

Et il y eut une troisième surprise ; tandis que le père Trim, plus faraud qu'une heure plus tôt, regagnait la sacristie, quelqu'un le tira par la manche :

- Dis, Missié, bredouilla le vieil homme à djellabah, comment on fait pour s'inscrire à ta religion ?

MARC DEM

(Controverses No 3, Décembre 1988)

L'EUCCHARISTIE 4 (SUITE)

L'eucharistie est le sacrement de la Charité

Parlons maintenant de l'Eucharistie comme sacrement de l'amour transformant et comme sacrement de la charité fraternelle dans l'Eglise.

L'Apôtre saint Jean a témoigné de l'immense charité du Sauveur à notre égard en traçant ces mots merveilleux au tout début de son récit des événements du Jeudi-Saint : "*Jésus ... cum dilexisset suos, qui erant in mundo, in finem dilexit eos*" (XIII,1) "Jésus, comme Il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima *"in finem"*".

Nous avons déjà traduit l'expression "*in finem*", si riche de significations. Elle signifie tout à la fois la continuité, la persévérance de cet amour du Christ et son ampleur infinie. Jésus aima les siens jusqu'à la fin, jusqu'au bout, jusqu'à l'extrême. En ces dernières heures de sa vie mortelle, Il mit le comble à l'expression de son amour pour eux.

Il les aima jusqu'à la fin. Ce qui sous-entend qu'Il les aima depuis le début. Il les aima continuellement. Il les aime toujours. Saint Jean, l'Apôtre de l'Amour, nous révèle là le principe de toute la vie du Verbe incarné, de tous ses mystères, de tous ses actes d'Homme-Dieu. C'est l'amour pour son Père et les âmes qui l'a fait s'incarner, tout prendre de la pénible condition humaine, hormis le péché ; qui l'a fait prêcher, opérer des miracles, consacrer la Sainte-Eucharistie et célébrer la première Messe du monde, ordonner des prêtres, souffrir l'Agonie et se sacrifier sur la Croix.

Il les aima jusqu'à l'extrême. Cet extrême c'est la Passion et Sainte-Eucharistie. La Passion proprement dite a commencé le soir du Jeudi-Saint, à Gethsémani, et s'est achevée sur le Calvaire. Certes le Christ a souffert toute sa vie, mais ici au Jardin des Oliviers et sur le Calvaire, sous l'action de sa divinité, sa souffrance atteint le paroxysme. Elle est telle qu'il Lui semble que son Père l'a abandonné, rejeté. Car "l'amour ne consiste pas à sentir de grandes choses, mais à connaître un grand dénuement et une grande souffrance pour l'Aimé" (Saint Jean de la Croix, maxime 165).

Jean-Paul ANDRE (à suivre)

Abonnements :

Minimum : Fr. 5.-

Normal : Fr. 30.-

Soutien : Fr. 40.- et plus

**N'oubliez pas de renouveler
votre abonnement pour 1990**